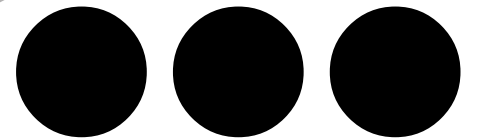


Le nouvel ATIL

2023



Le choc
des titans

► Mythes
modernes

► Traduire
l'impossible

► La voix
d'une scoute



Automne-Hiver



ollection Printemps-Été, ou Automne-Hiver... on peut rêver que les programmes d'éditeurs ressemblent aux saisons de haute couture (plus que de prêt-à-porter en tout cas). Livre Paris serait la Fashion Week, et la rentrée littéraire se jouerait à part égale entre Milan, Londres et Paris.

Foin de divas et de défilés, nous orientons notre automne sur deux textes seulement, mais de taille. Le déjà consacré Kevin Lambert, dont nous avons fait émerger *Querelle* à la rentrée 2019, et une pièce rare du patrimoine, un *magnum opus* italien qui a exigé quinze ans de travail, bonheur mobilisant toutes les ressources éditoriales possibles et dont on sait déjà que sa lecture s'inscrira dans le temps. Un livre que son auteur a mis quinze ans à concevoir, peut attendre cinquante ans d'être traduit. C'est arrivé... à *Moby Dick*, dont *Horcynus Orca* constitue, ça tombe bien, une sorte de réplique européenne.

Deux livres ce semestre après six parus ces derniers mois... Un peu de patience de la part de l'éditeur, enfin ! De quoi philosopher sur le rythme de nos métiers – éditeurs, diffuseurs, libraires, chroniqueurs – asservis à une danse frénétique de deadlines, de nouveautés, de bons à tirer, de passe-après-moi-que-je-te-pousse, dont l'unique leçon devrait être qu'un livre n'a pas d'âge. **Benoît Virot** ♦

Kevin Lambert Chez les heureux du monde

- Rien ne va plus, faites vos jeux 4
- 3 pistes de couvertures 5
- «Les larmes des dominants» 6 par Kevin Lambert

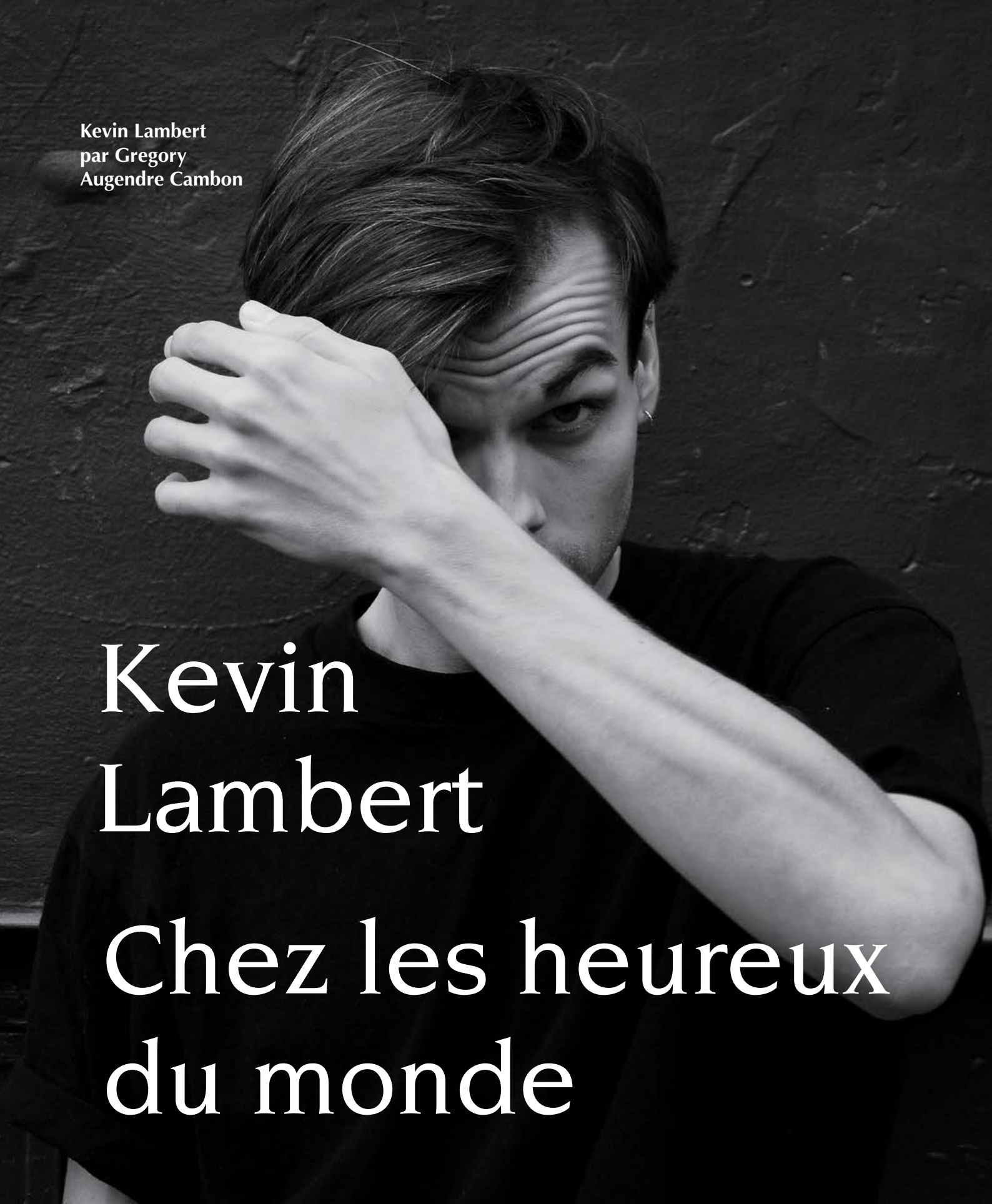
Stefano D'Arrigo Riposte à *Moby Dick*

- Le livre-léviathan 10
- 20 000 lieues sous les mots 11
- D'un Ulysse, l'autre 13 tentative de résumé
- Le chant de l'équipage 14 l'auteur et les traducteurs
- La lutte des langues 15
- Lexique de travail des traducteurs 15

Scout que coûte 16 Par Koukla MacLehose

«La transparence de l'open space»
par Pauline Pansart



A black and white portrait of a young man with dark, wavy hair, wearing a dark t-shirt. He is looking directly at the camera with a serious expression, his right hand raised to his forehead, with fingers spread. The background is a dark, textured wall.

Kevin Lambert
par Gregory
Augendre Cambon

Kevin
Lambert

Chez les heureux
du monde

Rien ne va plus, faites

La ville moderne, toile de fond d'un jeu de société gangrené par

Kevin Lambert

Que notre joie demeure

roman



Kevin Lambert ●

Que notre joie demeure

352 p. 19,50€

Sortie le 18.08.23

« *C*e roman vient beaucoup du choc de quelqu'un de la région, qui découvre la ville et de quelle façon elle est structurée par les pouvoirs. On sent et on voit beaucoup plus les inégalités lorsqu'on est en ville. » De *Querelle*, qui mettait à feu et à sang une ville du Lac Saint-Jean, à *Que notre joie demeure*, tableau d'une capitale hypermoderne, c'est la propre trajectoire de Kevin Lambert qui se rejoue. Après la famille et l'usine, l'auteur déploie sur la carte de l'urbain sa réflexion croisée sur l'intime et le politique.

L'architecture façonne l'espace comme nos goûts. Cécile Wachowski, l'héroïne millionnaire de cette fresque romanesque, a réussi dans tous les domaines, avec la certitude de faire le bien et de rendre le monde plus beau, plus juste. Comment s'édifie pareil système de pensée ? Jusqu'où épouser le point de vue des personnages ? L'auteur s'immisce dans le « *gros argent* » : réseaux argentés d'influences, de finance, de politique et... d'immobilier.

D'une fête à l'autre (le roman s'ouvre et se clôt sur une soirée d'anniversaire), Kevin Lambert dépeint une société

où la joie risque de sombrer, d'être gâchée. Céline est accusée de détruire le tissu social et d'accélérer la gentrification. Ses chantiers bouleverseraient les quartiers pauvres multiethniques. Mise au ban de sa propre entreprise, elle affronte presque seule la tempête, qu'elle vit comme un quiproquo, voire une injustice. Pour la comprendre, elle amorce une plongée dans sa mémoire, qui va dicter le tempo du texte.

Archi riches

« *J'adore Céline, j'adore ses défauts, on a beaucoup de points communs, comme l'anxiété, la culpabilité native. Depuis que je suis né, je porte une culpabilité en moi, mais je ne sais pas de quoi.* »

Tous les personnages du livre, dont on entend la voix l'un après l'autre, ont finalement quelque chose à se reprocher : un orgueil, une trahison, une lâcheté. Le roman social devient roman moral. Tous sont aux prises avec leurs ambiguïtés.

Kevin Lambert habite de plain-pied les anciens quartiers industriels qu'il dépeint. Le siège des ateliers C/W, le bureau de Céline, trouve sa source

vos jeux les inégalités

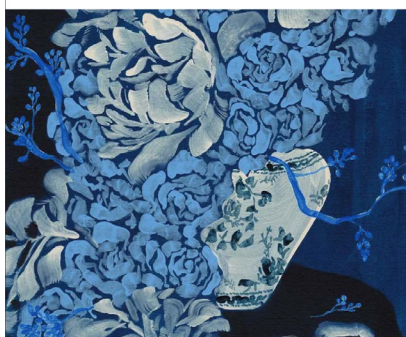
dans une adresse réelle : une usine de pâtes devenue manufacture de manteaux, puis résidence d'artistes, puis siège de multinationale. Tout comme il avait enquêté dans les scieries de Roberval, l'auteur a enquêté auprès des architectes. Pour l'anecdote, il a imaginé et tracé le dessin préparatoire du siège de son héroïne sur le mur d'une agence d'architecture, celle de Sonia Gagné, qui l'a corrigé. Certains des bâtiments qu'il décrit en les attribuant à Céline, sublimes pages sur une esthétique souvent inspirée de Jean Nouvel, existent vraiment.

Outre la ville et l'art, ce texte explore enfin, grâce à Proust, dont Céline relit la *Recherche* en collection Blanche, le poids de la mémoire enfouie. Sous les ors de la modernité, sous le diktat de la transparence, niche le secret des vieilles pierres que le présent tente d'oublier, voire de détruire. Le poids des racines, avec ses zones d'ombre, sur lesquelles on a parfois bâti des empires. *Que notre joie demeure* est aussi le roman du passé qui se venge. Un monde enfoui, trop vaste et trop secret pour ne pas ressurgir. ◆

3 pistes de couvertures proposées par notre graphiste Maryam Pir

1

Kevin Lambert
Que notre joie demeure
roman



1 La peinture de NORITATE YUKIKO. Un effet de contraste absolu avec le titre et le thème... Pour comprendre ce choix esthétique et crépusculaire, il faut avoir lu la fin du roman et découvert le motif baudelairien de la fleur vénéneuse qui se fane. Malheureusement, le texte évoque un camélia et l'artiste n'a peint que des dahlias.

2

Kevin Lambert
Que notre joie demeure
roman



2 L'œuvre d'un artiste français, BASILE DI MANSKI, peignant des fresques acidulées ressemblant à des lithographies en hommage à différentes périodes de la ville et de l'architecture. Des toiles extrêmement riches, fourmillant de détails. Di Manski est également musicien. Inspiré dans sa jeunesse par la musique électronique, puis par les skate parks, il offre des visions synesthésiques riches en courbes, plans inclinés, et rampes pour, dit-il, « faire du skate au paradis ».

3

Kevin Lambert
Que notre joie demeure
roman



3 Une maquette d'architecture. Plus neutre, plus fédératrice, envisagée pour son message clair d'un plateau ressemblant à un jeu de société, tel la ville aux mains de la haute société qui se déploie dans le roman. Un peu froide aussi. Cette maquette ne représente d'ailleurs pas Montréal, mais Kuala Lumpur en Malaisie. ●

« Les larmes des domi

Comment passer de la lutte sociale des ouvriers du Lac Saint-Jean aux dilemmes moraux des 1% les plus riches ?

Après m'être intéressé à des ouvrières et des ouvriers en lutte, je voulais escalader les parois sociales pour entrer par effraction dans les appartements chics du centre, dans la tête de celles et ceux qui les habitent, explorer la vision du monde que peuvent avoir ces gens qui le font, ce monde. Le pouvoir des ultras-riches n'a d'égal que leur invisibilité ; tout un système vise à les dérober au regard. Par l'imagination, on peut jeter l'œil derrière le paravent.

J'ai en tête une scène, un moment où plusieurs de mes idées se sont bousculées. Je suis à Paris et je décide d'aller visiter le Louvre. L'une des premières salles sur laquelle je tombe présente le cycle Marie de Médicis, de Rubens, vingt-quatre tableaux gigantesques qui, nous apprend l'écriteau, ont été commandés par la monarque pour le mariage de sa fille. Je retiens surtout de ces toiles le ridicule *camp* des mises en scène, l'ancienne reine, puis régente du royaume de France, descend du ciel dans les bras des anges. Elle est instruite par Apollon, Athéna et Hermès eux-mêmes. Elle flotte sur des nuages, accompagnée de *putti* et de paons. La représentation me frappe par son

aspect presque moqueur, ironique. J'essaie de m'imaginer Marie de Médicis touchée par ces portraits. Comment peut-on se voir assise sur un char volant tiré par des lions et juger que cela propose une vision juste de soi ? J'écris dans mon téléphone : « *HOMME RICHE QUI PLEURE EN SENTANT SON MONDE EN DANGER. QUE MA JOIE DE MEURE.* »

Il y avait dans ce « fantasme de roman », comme le dirait Barthes, une volonté d'approcher une sensibilité kitsch, un goût du luxe dans une forme elle-même kitsch et luxueuse. J'avais l'intention d'écrire sur « les larmes vraies des dominants qui perdent du terrain et voient leur mondes'effondrer », comme je l'écris dans un cahier. Je souhaitais, il me semble, donner une coloration de fin du monde à cet univers. Politiquement, je m'aligne plutôt sur les sociologues des grandes fortunes, les Pinçon-Charlot, et les économistes de gauche, comme Thomas Piketty, qui proposent une saisie intégrale des héritages, un plafond salarial et des impôts confiscatoires. Je souhaitais donc écrire sur une classe sociale qui, à mon sens, ne devrait pas exister. Je voulais aussi que le texte soit déroutant, je l'appelais en blague « mon roman de droite » et



nants... »

PAR KEVIN LAMBERT



Pierre-Paul Rubens,
*L'Éducation de
Marie de Médicis*

j'avais l'intention que le point de vue narratif lui-même, dans sa description de la réalité, embrasse par moments l'idéologie des personnages qu'il met en scène. Me venait une musique, une phrase longue, en discours indirect libre, passant avec fluidité entre les points de vue, entre le passé et le présent. Le roman devait au départ se situer dans un avenir proche, 2052, je crois, et donner autant de place aux groupes de résistance anarchistes qu'aux puissants ; mon personnage principal devait rejoindre les rangs des révoltés. Son milieu professionnel n'était pas clair, j'ai songé un temps (avant la pandémie) en faire une riche propriétaire de salons mortuaires, quelqu'un qui capitalise sur la mort, la tristesse des autres.

Une littérature non didactique

Les premières versions du texte s'appuyaient trop fortement sur la caricature. En travaillant, en laissant la phrase se déployer, en me gavant de films de James Ivory et de romans qui mettent en scène la haute bourgeoisie ou l'aristocratie (Marcel Proust, Virginia Woolf, Henry James, Marie-Claire Blais), j'ai rapidement senti le besoin d'atténuer la distance entre le point de vue narratif et les personnages aux actions discutables.

Un texte de Judith Butler a été essentiel à ma réflexion. Dans *Against Ethical Violence*, la philosophe critique les cadres politiques qui ne reconnaissent pas l'humanité de leurs adversaires : « *The scene of moral judgement, [...] invariably*

establishes a clear moral distance between the one who judges and the one who is judged. » J'ai lu *Des arbres à abattre* de Thomas Bernhard, et la conclusion me hante encore. J'y trouve un terreau, un point de départ à tout engagement politique, une commune abjection vitale à toute critique des autres : « *Nous reprochons à tous ces gens d'être insupportables et abjects sous tous rapports, or nous ne sommes nous-mêmes pas moins insupportables et abjects, et peut-être même sommes-nous encore beaucoup plus insupportables et abjects qu'eux, comme je le pense.* »

Comment penser une littérature politique qui ne reposerait pas sur le didactisme, sur la différence entre le point de vue de la narration et les personnages jugés par ce point de vue – dont il se détache forcément en les jugeant ? Peut-on écrire sur des gens qu'on critique sans refouler notre commune abjection, sans oublier que « *nous ne sommes nous-mêmes pas moins insupportables et abjects* » qu'elles et eux ? Les textes qui se situent moralement « au-dessus » de leurs personnages procèdent, peu importe ce qu'ils défendent, en empruntant une position hiérarchisante, anti-démocratique et anti-égalitaire ; c'est la source de mes réserves. Faudrait-il, pour tenir une parole politique, une parole véritablement politique et digne d'être entendue, être blanc de toutes taches ? N'avoir jamais tué personne et jamais eu envie de tuer personne ? Porter en son cœur la vertu ? Les criminel·les, les



Le campus MIL,
bâti en plein cœur
de Parc-Extension,
dans le quartier où
se passe le livre.

(Photo de l'auteur
faite à contre-cœur :
il déteste ce lieu)

Le nouvel ATTILA



EXTRAIT « Aujourd'hui le narrateur aurait retrouvé la Guermantes liftée, la peau lisse comme une vingtenaire, la Verdurin aurait des fesses brésiliennes, Charlus serait accro aux liposuccions, il arborerait fièrement des abdominaux de silicone et des implants pectoraux, le narrateur aurait probablement essayé tous les traitements d'extension du pénis sur le marché, Céline rigole, mais pense sérieusement que Proust s'est fourvoyé en imaginant le déclin d'une classe sociale plus pimpante que jamais. » *Que notre Joie demeure*

exclu-e-s, les assassins, les bandits peuvent tout à fait tenir une parole hautement politique. La pensée des riches, des dominants, des agresseurs, si elle nous arrive dans un espace nous permettant d'y lire tout le tissu de blessures et de contradictions, peut devenir hautement politique. « *Only a faulty conscience stands a chance of countering destructive violence.* », écrit Butler. Dans *faulty*, j'entends à la fois « fautive » (nous sommes tous et toutes par avance coupables), mais aussi « erronée ». Seule une conscience bancale, qui rate, qui ne répond pas tout à fait de ses idéaux, qui pense mal (de mal-adroïtement) peut éviter la violence destructrice. J'ai travaillé à développer des supports identificatoires dans la classe sociale détestable que je mets en scène. Des personnages que j'arriverais à aimer et dans lesquels je pourrais reconnaître certains de mes travers. J'ai dès lors pu travailler avec cet

autre nœud ; on aime, on admire parfois des gens qui mettent à l'épreuve nos valeurs et nos convictions. J'ai fini par développer une forme d'« *empathie critique* » (Camille Toffoli) envers mon personnage principal, sentiment qui a nourri l'écriture de manière paradoxale. En donnant la voix à différents personnages, je voulais considérer sans les invalider les souffrances et les colères de celles et ceux qui ne pensent pas comme moi (des homophobes, par exemple, dans *Querelle* ; ici des milliardaires ou des gens très puissants). Cette forme fait le pari qu'un commentaire social et politique peut naître d'une prose narrative qui explore « de l'intérieur » certaines visions du monde et certaines idéologies ; une critique sociale peut-être moins frontale, mais aussi moins binaire, sans doute plus polyphonique et ambiguë, mais aussi plus riche d'un point de vue littéraire.



Stefano D'Arrigo

Riposte à *Moby Dick*

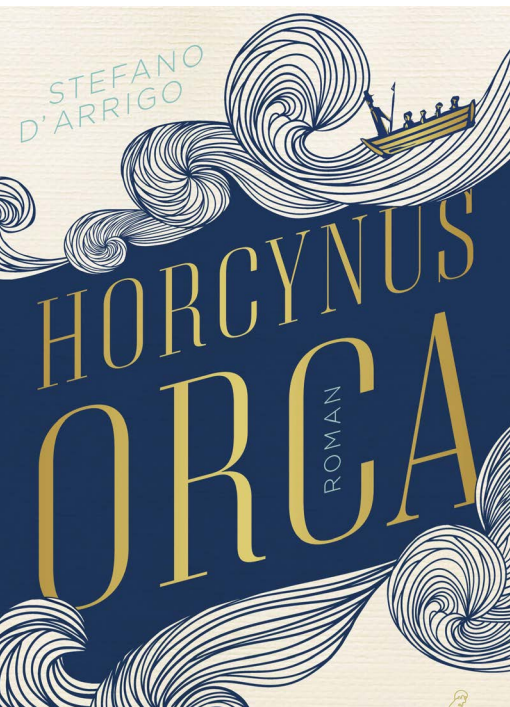


Le livre-léviathan

Salué par Pier Paolo Pasolini, Primo Levi, Claudio Magris, George Steiner, un géant de la littérature européenne résumant la décadence du continent au sortir de la guerre.

● **Stefano D'Arrigo**

●
Horcynus Orca
Traduit par M. Baccelli
et A. Werli
1328 p. 34€
Sortie le 13.10.23



Lanvier 1975. *Horcynus Orca* se vend le mois de sa sortie à 80 000 exemplaires. L'œuvre épique et lyrique est l'aboutissement d'un travail de réécriture de plus de vingt ans. Dès 1950, la légende d'un texte alors intitulé *La Testa del delfino* (La Tête du dauphin) circule dans les cercles littéraires, au point qu'il reçoit, sans avoir été publié, le prix de la Fondation Cino Del Duca. En 1960, Calvino et Vittorini en publient un long passage en revue, et lui obtiennent un contrat chez Mondadori. Alors qu'il promet à l'éditeur de revoir les épreuves en quinze jours, D'Arrigo le fait patienter quinze ans : si le texte définitif a gardé sa structure, il a aussi changé de style en profondeur.

La nouvelle version a doublé de volume (1 257 pages) et créé un langage intrinsèque mêlant quatre niveaux de langue : le jargon des pêcheurs du détroit de Messine, l'italien du Mezzogiorno, des sicilianismes italianisés et des mots-valises et néologismes forgés de toute pièce. Cette langue originale, baroque et puissante, enrichit

le récit d'une impressionnante portée poétique et métaphysique en même temps qu'elle fournit une réflexion sur les langues locales, leurs dynamiques et leurs origines (cf *lexique* p. 15).

Vous avez dit intraduisible ?

En plus des dictionnaires de sicilien (mais aussi de calabrais, de crespinais, la langue de Pise, et d'acquarais), plusieurs dictionnaires, essais ou recueils (sur la pêche, l'océanographie, la volcanologie) ont été indispensables aux traducteurs français pour comprendre le langage et les étymologies. Le poids des références marines a même poussé certains scientifiques à proposer un diplôme honorifique en océanographie à l'auteur.

Hormis en Allemagne, où Fischer a publié une traduction en 2015 après quinze ans de labeur – l'éditeur indépendant qui a lancé le chantier est mort avant d'avoir vu paraître le fruit de son travail –, le livre n'a à ce jour été traduit nulle part ailleurs.

● **BENOÎT VIROT**

20 000 lieues sous les mots

Hommage au *nostos*, le retour chez soi illustré par Ulysse, cette odyssée dans les paysages crépusculaires de Naples et de Sicile est une épopée intérieure qui confronte le héros à la mort, chez un peuple obsédé par la mer. Un livre-somme convoquant tout le canon marin : Homère, Hugo, Verga, Melville, Joyce...

Ndrja Cambria longe les côtes de Calabre dans l'espoir de trouver une barque ou un ferry qui lui permette de traverser le détroit. Mission impossible, toutes les embarcations ont été confisquées par les Allemands, détruites par les Alliés, ou démontées par leurs propriétaires pour protéger ce qui est leur

outil de travail et bien souvent leur seule richesse. Deux franges de la population vivent directement de la mer : les *pellisquales*, vieux pêcheurs à la peau dure comme le squal (le requin), intarissables sur leurs hauts faits et les légendes des sirènes ; et les *féminantes*, fascinantes figures féminines s'adonnant à un trafic de

sel entre les deux rives...

Au cours de sa marche, le héros croise d'autres civils en déroute : parmi les différents travailleurs de la mer, se sont improvisés les « rivagiers », trafiquants à la petite semaine errant en quête de la moindre chair échouée sur les plages, quitte à la faire passer pour du thon. C'est par eux que

Peinture d'Else Bostelmann



« Un livre exubérant, cruel, viscéral et hautain, qui souvent doit être étudié et déchiffré comme un manuscrit ancien, pourtant il me plaît, je ne me lasse pas de le relire et à chaque fois il me semble nouveau. Il ne pouvait pas être écrit autrement. Ce livre m'attire parce que D'Arrigo a su inventer un langage, sien, inimitable, en parfaite adéquation avec son propos. » PRIMO LEVI

passent les informations sur l'état des forces et du pays.

Soldat de la Marine royale, né dans un village de pêcheurs (Charybde), 'Ndrja est bien placé pour comprendre les uns et les autres : toute la vie, l'économie, les légendes de l'île sont organisées autour de la pêche. Autant dire que ce pays mange rarement à sa faim. La prodigieuse faune marine mise en scène par D'Arrigo est alternativement perçue sous l'angle du bien ou du mal : espadons, anguilles, baleines sont du côté du bien (ou du bon, car c'est de la bonne chère) ; les fères et les orques, à l'inverse, amènent la privation et la mort. Les premières en détruisant les filets, les secondes en dévorant les poissons et en empuantissant la mer.

La fère, qui est l'un des héros du livre, est le nom dialectal du dauphin : pas le dauphin à gros nez que nous admirions enfants, mais le dauphin famélique du détroit, noir comme le sang, puant comme la mort, source de fascination autant que de mélancolie. Sa viande mal-

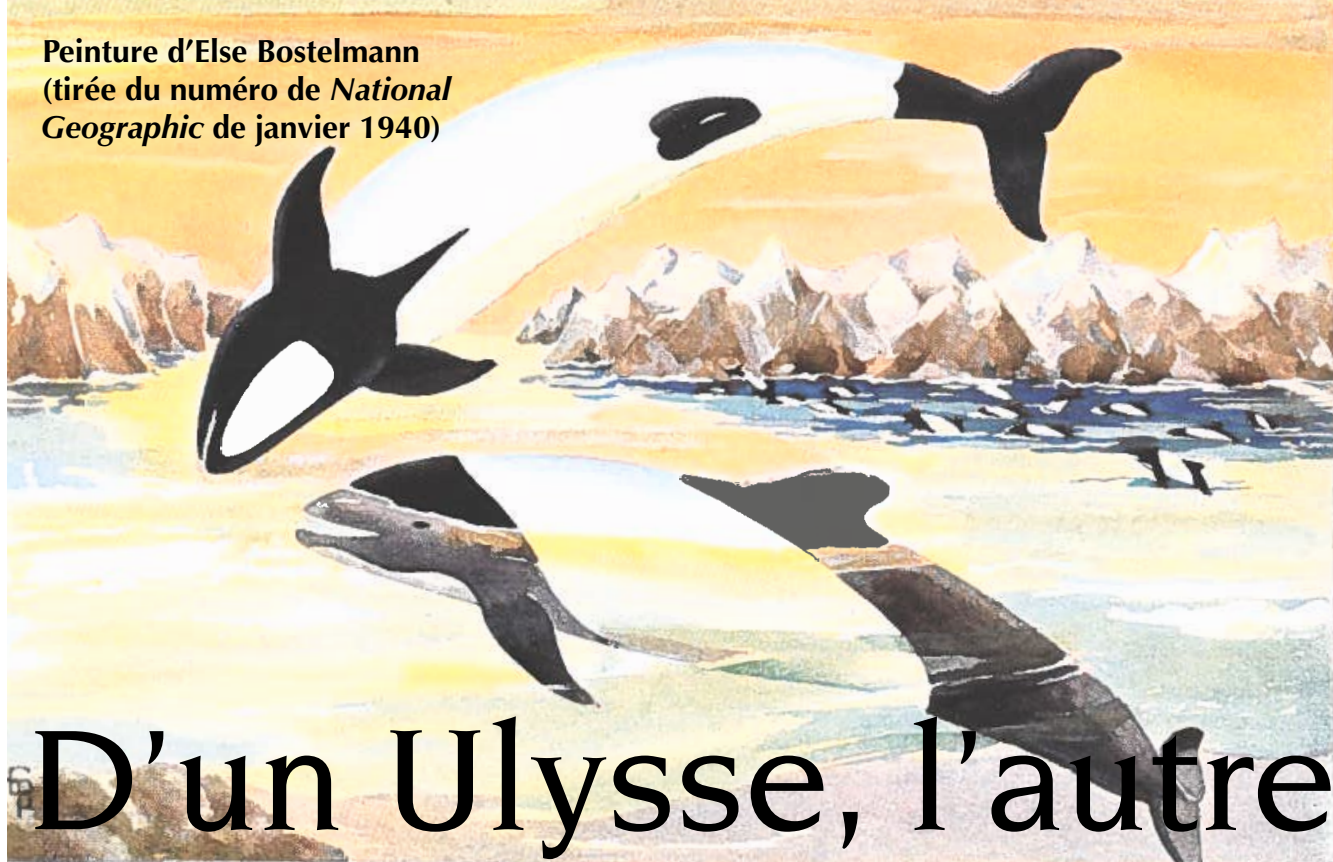
famée ne peut être utilisée comme nourriture qu'en cas de famine... et encore faut-il la tremper dans du vinaigre avant de la cuire. En trois mots, écrit D'Arrigo, la fère « rote, pète et pue. »

Outre de minutieuses descriptions de la faune marine (dans son anatomie comme dans ses vertus gustatives), D'Arrigo offre aussi des études comparées des différentes barques et bateaux, véritables échos à *Moby Dick*, qui culminent dans la Complainte des ferries entonnée par les féminautes dans les premières pages du livre. Pour animer cette mer, omniprésente tout au long de ce millier de pages, D'Arrigo a puisé dans une ample documentation sur la pêche, mais aussi dans un numéro de la revue *National Geographic* de 1940 consacré aux mammifères marins, illustré par des planches de la peintre allemande Else Bostelmann, que nous avons choisies pour illustrer le présent dossier.



◆ THÉO DELAMBRE

Peinture d'Else Bostelmann
(tirée du numéro de *National Geographic* de janvier 1940)



Naples, 4 octobre 1943. 'Ndrja Cambria, jeune soldat démobilisé, longe les côtes méditerranéennes en direction de Charybde, son village natal de Sicile, pour retrouver son père mourant. Il découvre des côtes dévastées, des villages déserts, tout un paysage rendu méconnaissable par les bombardements.

Alors que les fascistes fuient dans un total désordre l'avancée alliée, offrant des combats isolés dans les rues de Naples une vision que n'aurait pas désavouée Malaparte, l'odyssée du jeune Sicilien est hérissée de rencontres et d'épreuves. Suivi de quatre marins désossés qui l'appellent Moïse, car ils voient en lui la réincarnation d'un juif errant chargé de sauver l'Humanité, 'Ndrja traverse des villages déserts, où ne vivent plus que des trafiquants de poissons échoués, et des contrebandières de sel qui ont jeté leur dévolu sur le jeune et beau héros. Prétendant tout passage vers les îles impossible depuis que leurs embarcations ont été coulées, elles vont tenter d'obtenir de 'Ndrja des faveurs charnelles pour faciliter son passage en Sicile. Privées de leurs époux par la guerre, elles n'ont pas vu un homme depuis quatre ans. Le prix de cette transaction est jugé trop élevé par le marin...

Ciccina Circé offre à 'Ndrja de traverser le détroit de nuit. Il lui paie son salaire et regagne

les rives de sa patrie. À Charybde, les pêcheurs ont beau ressasser les exploits de leur jeunesse ou les légendes de leur enfance entourant la découverte des sirènes, ils en sont réduits à manger la chair des dauphins échoués, terrible humiliation. Caitanello Cambria, le père du héros, semble avoir perdu la raison. Il ne reconnaît pas son fils, qui doit lui montrer une vieille cicatrice de harpon pour prouver son identité.

Surgit une orque gigantesque qui souille les eaux du détroit par une blessure purulente au flanc, dont on craint qu'elle n'empoisonne les eaux. Monstre touché par la rédemption, ou incarnation ultime de la mort qui règne en maître sur la mer, chacun s'ingénie à lire dans ce monstre sa propre arcan.

Contre l'avis de 'Ndrja, qui a bon espoir de relancer la pêche d'avant-guerre, les pellisquales abandonnent leurs valeurs et le pressent de chasser la créature pour se régaler de sa carcasse et transformer sa graisse et ses os. 'Ndrja accepte alors de rejoindre la régates organisée par une étrange figure, le Maltais, dont on ne sait s'il désire la force du héros pour sa course, ou simplement son corps. Mais quand les pêcheurs tirent l'orque vaincue du fond des eaux, ses os se dissolvent dans la mer...

● B.V



Le chant de l'équipage

Portraits de l'auteur et des traducteurs qui, chacun à leur façon, ont consacré quinze ans à l'éclosion de l'œuvre.

L'esthète

Stefano D'Arrigo (Messine, 1919-Rome, 1992) fut footballeur amateur, critique d'art, et joua le rôle secondaire d'un juge d'instruction dans *Accattone*, le film de Pasolini. Auteur d'une thèse sur Hölderlin, il commence à fréquenter peintres et sculpteurs et publie ses premiers vers à Rome, où il débute comme critique d'art. Son recueil de poèmes, *Codice siciliano*, reçoit le prix Crotona 1957, Gadda étant au jury. Sa biographie coïncide ensuite avec son amour pour sa femme et l'écriture de son œuvre majeure, publiée après trois réécritures et une période d'isolement qui menaça jusqu'à sa santé.



La pasionaria

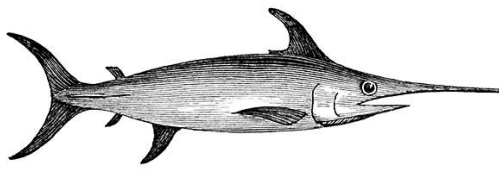
Monique Baccelli (née à Paris en 1930) a passé son enfance dans un château abandonné entre Saône et Morvan, à nager et grimper dans des arbres. Elle refuse un mariage riche par peur de s'ennuyer, élève quatre enfants, et décide à 50 ans de changer de vie en traduisant Fenoglio dans les calanques de Cassis. Depuis, elle a signé plus de 150 traductions. Parmi ses grandes œuvres, les 3 000 pages de la *Correspondance générale* de Leopardi.



L'obsessionnel

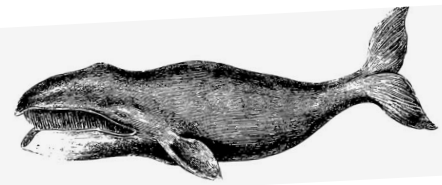
Antonio Werli (né à Obernai en 1986) exerce pendant vingt ans les métiers suivants : libraire (en Alsace), traducteur, directeur de revues papier et web, critique littéraire, graphiste, puis typographe, relieur et éditeur (à Buenos Aires). Il a dirigé des collections de littératures française et latino-américaine chez Cheyne, Quidam, Minuscule, et traduit plus de 40 auteurs.





Esagono communi

D'ARRIGO



La lutte des langues

De l'invention d'une langue, et de quelques extraits du lexique de travail des traducteurs.

Quand Elio Vittorini ajoute, contre l'avis de D'Arrigo, un lexique à la centaine de pages du texte qu'il publie dans sa revue *Il Menabo*, l'auteur est furieux ! Il n'a pas écrit pas un roman néoréaliste « à la mode » sur les pêcheurs siciliens avec des bribes de dialecte, mais créé un lexique unique inventé pour ce monde mythique. Et il attend du lecteur qu'il apprenne sa langue au fur et à mesure...

cassinfernali (néologisme) : fracartifices
cazzodicane : Littéralement crottedechien. *A cazzo di cane* ou *alla cazzo di cane*, expression idiomatique familière pour dire « à la con ». Foireux, foutu, etc.
cervelluto : perspicace, astucieux (dicos anciens). Mais d'Arrigo l'utilise presque uniquement pour les fêres ou l'orque, faisant littéralement référence à la cervelle. Futé, astucieux : « cervelu » construit à l'exemple de « décervelé ».

« Je n'ai renoncé à aucun matériau linguistique disponible car je suis parti de la certitude objective que les lieux de mon récit, lieux topographiques mais surtout lieux du texte, sont un point fondamental de rencontre et le filtre des langues du monde. Naturellement, chaque fois que j'ai utilisé des néologismes ou des sémantiques inconnues, je me suis efforcé de donner immédiatement son correspondant métaphorique, d'écrire, réécrire, reformuler et cibler le mot jusqu'au moment où je jugeais que (...) la totalité lexicale, syntaxique et sémantique était réalisée, que, sur la page finie, l'Écriture parlait. »

intartarato (néologisme, du sic. *ntartaru*) : pour sale, crade (*tartaro*), mais on a en plus le Tartare et Tartarin. Entartaré. Essayer tartaré (ce qui rajoute un taré)
Misdea (Salvatore Misdea) : du nom d'un militaire qui massacra d'autres militaires au XIX^e, cas étudié par Cesare Lombroso. Ici, cela signifierait qqch comme hécatombe, tuerie, carnage. Mais n'est pas explicité dans le texte. Joue aussi avec *misericordia* et *mis/dea* : franciser en Misdée.
ronzare : bourdonner. Dans un sens très large : bousculer physiquement, faire bourdonner les oreilles et l'esprit, sonner comme le bourdon d'une cloche, donner le bourdon, etc.

abbaglio, pigliare abbaglio : berlu, avoir la berlu, se faire des berlus (être aveuglé)
abitué : coutumié (substantif). Franciser un mot étranger ? comme *aficionado* ?
accostare : afflanquer (néol. d'auteur : Gide)
affrevo : (Alvino) Néologisme sicilien. (enfièvrement, fiébrilité), idée de désir, d'anxiété, d'inquiétude. Fiévro-sité ? être enfiévré ?
aggioccare : aller au lit : se coucher (s'ennicher ? se pagnoter ? se plumarder ?
all'orbisca (adverbe, néologisme) : à l'orbisque, à l'aveugle, à la bigle ? à l'aveuglette ? à la miraute ? à l'aveuglarde ?
armimbroglio (néologisme, *armare/imbroglio grande imbroglione*) : on a utilisé embrouillâbleurs. Ou alors : truambrouilleurs ? (ou foulembrouille ?)
cacanido : (Moroldo) le dernier né de la couvée (même expression pour Académie française), ce que signifie « cagassou » en marseillais. « Petit-dernier »

D'Arrigo a superposé des étymologies, réhabilité des mots anciens, italianisé les dialectes, élidé ou agglutiné des mots... Des chercheurs ont rapproché ce travail de celui de Joyce, en l'appelant le « mysti-linguisme ». Une langue inouïe creusant dans le magma des nombreux parler et dialectes, locaux et/ou nationaux, qui se sont rencontrés en Sicile.

femminaro : fémineur ? féminautier ? femellier ? (séducteur de femmes et de féminautes en particulier). Pistachier (provençal)
fianchipieni : pansepleine, ventrepleins, ventrebondi, flancomblé, côtepleine, grosseduventre, pleineduventre, rondedesflancs, rondeduventre, rondeventre... une encloquée, une embarrassée, bossauventre... ou une rondelette, ventrue, ventripotente, voire ventripote.
giustintempo : mot-valise darrighien. Justatemps

Un épisode illustre à merveille cette lutte des langues : la discussion entre M. Monanin, homme de culture venu de Venise, qui appelle le dauphin par son nom italien, *delfino*, et les pêcheurs siciliens qui, du fait de la cruauté dont il est capable, l'appellent *fera* (ancien mot pour *fiera*, « fauve »). Chacun attribue à l'animal les caractéristiques que le nom lui confère, et les étrangers au détroit (notamment les fascistes) sont consternés d'apprendre qu'il existe un autre nom dialectal pour le dauphin, dénigrant l'image romantique du beau et amical mammifère. Chaque fois, le centre tente d'imposer ses vues à la périphérie.

Il y a de par le monde un tout petit métier – il doit être exercé par quelques dizaines de personnes – qui porte le nom de « scout littéraire ». Scout direz vous ? Quésaco ? Eh bien c'est une tête chercheuse de l'édition. Un informateur, un pointeur. Un braque humain !

Ces fameux scouts – qui sont principalement féminins –, bref ces « scoutes » font le tri dans la production mondiale littéraire et travaillent en exclusivité pour un éditeur par pays (ou parfois un groupe éditorial) à qui ils/elles envoient des infos sur ce qui est en train de se vendre, pour combien, si cela a déjà été vendu ailleurs et ils/elles envoient des « rapports de lecture ». On les trouve surtout à New York, Londres, Paris, mais aussi Milan, Barcelone, Stockholm... C'est bien sûr le sacro-saint « rapport » qui fait la différence entre un scout et un autre ! L'idée, c'est de trouver Harry Potter, Stieg Larsson, Salman Rushdie, Olga Tokarczuk, Mbougar Sarr... bien avant qu'ils n'inondent la planète de leurs livres, gagnent le Goncourt, le Booker, le Pulitzer, le Strega, le Nobel.. Nous lisons la plupart des livres avant parution sous forme de pdf et plus rarement sur papier.

On envoie donc ces fameux rapports

à tous nos éditeurs et avec un peu de chance il y en aura un ou deux qui suivront notre enthousiasme, parfois même sept ou huit, rarement plus. Mais notre rapport n'est pas toujours suffisant. Si le buzz peut venir d'un autre côté, cela est beaucoup plus efficace !

Deux exemples : il y a quelques années, je poursuivais mon éditeur finlandais avec Paul Auster au moment de la *Trilogie new-yorkaise*. Chaque semaine, cet éditeur jouait au squash avec le directeur d'un club de livres – une institution aujourd'hui disparue qui à cette époque pré-internet était très importante – et parlait livres en tapant la balle ; le directeur du club lui signale un Américain formidable, un certain Paul Auster. « Mais c'est ce nom avec lequel Koukla me tanne depuis des semaines ! » Le lendemain il a envoyé son offre à l'agent et a depuis publié tous les livres de l'auteur.

Le deuxième exemple intéresse plus directement les lecteurs francophones. J'avais lu *Debout-Payé* de Gauz et cela m'avait bien plu. Je ne savais pas si on en vendrait beaucoup en langue anglaise, mais en voiture – l'endroit idéal pour lui faire la promotion de livres car il ne peut sortir de la pièce faire autre chose –, j'en parle à Christopher (MacLehose : mon mari et l'éditeur de MacLehose

Press, spécialisé dans les traductions). Il avait déjà reçu un excellent rapport sur *Debout-Payé* et plus récemment sur *Camarade Papa* !

Quelque temps auparavant il avait aussi publié *Arab Jazz* de Karim Miské qui avait bien marché, et lors d'un dîner à Paris, Christopher demande à Karim quels auteurs français/francophones il recommande. Le premier nom donné est celui de Gauz. Christopher avait encore en tête ces deux rapports, il appelle dès le lendemain Milena Ascione qui s'occupait alors des droits du Nouvel Attila et après moult tractations (un éditeur américain était tout à coup lui aussi intéressé), il acquiert les droits. Il propose la traduction à Frank Wynne – un traducteur couvert de prix, très sélectif, qui tombe lui aussi amoureux du texte – ; le livre prend un certain temps à être publié et ce printemps, il s'est retrouvé sur la *short list*, la dernière liste, du Booker International, le prix le plus prestigieux du monde anglo-saxon qui depuis 2005 est aussi attribué à une traduction. La somme donnée est partagée à égalité entre l'auteur et le traducteur. Le 23 mai, Gauz était à la cérémonie avec les cinq autres auteurs venus de Bulgarie, Mexique, Guadeloupe, Corée et Catalogne. Une belle aventure !

Scoute que coûte

En 2014 sortait *Debout-Payé*, de Gauz. En 2023, le même livre est sur la short list de l'International Booker Prize. Genèse d'un succès à l'étranger.

PAR KOUKLA
MACLEHOSE

